

JEAN COUTEAU SE PRÉSENTE :

Les pérégrinations d'un chroniqueur : du *Bali Post* à *Kompas*

L'english corneur

Je suis chroniqueur au journal *Kompas*. Ce titre de journal ne vous dit peut-être rien, ni mon nom d'ailleurs. Oubliez vos préjugés et pensez au *Monde*. Un journal qui « fait » l'opinion. Non pas de tous les bons esprits supposés de la petite France, comme le quotidien français du soir, mais d'une nation-archipel de 260 millions d'habitants. Retenez-vous. J'aurais pu commencer ma carrière journalistique à *La Résistance de l'Ouest* et en faire, échecs à Paris compris, un petit vedettariat local. Mais j'ai fonctionné d'une autre manière. Français de France, blanc comme du bon lait, et monolingue comme on n'en fait plus, j'ai réussi, tours de passe-passe aidant, après avoir perdu mon âme sous les tropiques, à y faire ma brillante carrière de journaliste. Où ? Dites-vous. Au Paradis bien sûr, à l'île des femmes aux seins nus. Comme ces seins légendaires étaient déjà, depuis belle lurette, sauf pour les vieilles dames, déjà encombrés de chemisiers à fleurs, j'ai dû me réfugier sur d'autres fantasmes, ceux de la culture.

Je me suis alors trouvé, par hasard, agent involontaire du pouvoir linguistique de la perfide Albion : collaborateur de la page « *English Corner* » du *Bali Post*. Le fait que je parlais très mal anglais n'avait que peu d'importance. Au pays des aveugles, dit-on... Ce n'est pas la peine que je continue : vous avez compris.

D'autant plus que, sans insister sur la cécité ambiante, on m'attribuait une chose que j'aurais bien voulu montrer, pour en avoir trop peu : de la connaissance. Mettez-vous à ma place. Ou plutôt imaginez un Britannique égaré auquel on confierait la page culturelle du journal *O Apostolado* de Luanda et qui s'amuserait à écrire, en français bien sûr, des articles sur les habitudes sexuelles des bons pères angolais et sur la valeur littéraire de leurs articles en *ovimbundu*. C'est à peu près la situation dans laquelle je me trouvais il y a trente ans. Extraordinaire, n'est-ce pas !

Toujours est-il que, sexe et religion étant deux des principales mamelles de la connaissance, et que je me nourrissais de l'une pour avoir, si je puis dire, une meilleure appréhension de l'autre, je me suis vite trouvé, de simple collaborateur occasionnel, rédacteur principal de l'English Corneur, pardon *English Corner*.

C'était parfaitement illégal, mais « tout le monde », à Bali, eut vite fait, le temps passant, de savoir qui était ce Français qui racontait des choses souvent bizarres et néanmoins vraies sur la culture balinaise. Doté d'une moto du nom de Macan, le « tigre », je devins fameux « partout », des cours paysannes où se jouaient au théâtre d'ombres les aventures d'Arjuna et de Gatot Kaca, jusqu'à l'amphi de l'Université Udayana, où l'on me demandait régulièrement si je connaissais Bourdieu. Représentant en tant que Français la Connaissance, je n'avais d'autre choix, hélas, que d'opiner, pour mieux déblatérer, en indonésien, sur les méfaits du capital social et les pesanteurs de l'habitus. Ignorance aidant, je devenais cultivé.

Tout se passait si bien que j'en oubliais où j'étais. Dans un pays où Dieu, militaires veillant hélas sur Lui, doit se comporter comme il faut. Ce qui n'était pas le cas à Bali, où non seulement les fidèles du Prophète, localement minoritaires, sont souvent pris de fantaisies, mais où personne, parmi les autochtones, ne s'embarrassait de savoir si le Grand Faiseur était vraiment unique ou pluriel. Personne, sauf les tenants de la normalité et les porteurs de bottes, nécessairement puantes.

Toujours est-il que, fouineur comme pas un, je découvris dans le Nord de Bali, à Pacung, un village doté d'un temple extraordinaire dans lequel étaient vénérés des dieux que l'on disait venir « de La Mecque » – *batara uli Mekkah*. Il s'agissait en fait d'ancêtres, originaires de Demak, « La Mecque de l'Orient » du

16^e siècle, qui avaient fait souche dans le village et avaient été divinisés. Lors de chaque festival de temple, les villageois y dansent encore, en *gambuh*, les scènes clés de leur arrivée de « La Mecque ». Par respect pour leur origine, on leur présente des offrandes peu ordinaires, *halal*. Magnifique, n'est-ce pas ? C'est en tout cas ce que je conclus alors, dans mon innocente naïveté. J'en fis donc un bel article, élogieux, comme j'aime le faire, de la tolérance indonésienne. Unique, inscrite dans l'âme du pays, etc.

Or je m'étais trompé. Si l'Ordre Nouveau (1966–1998) reconnaissait cinq religions, il fallait que celles-ci soient vraiment constituées, avec foi, prophètes et rhétorique théologique patentée de plus en plus impatiente. Plus de place, en d'autres termes, pour les entre-deux, le syncrétisme triomphant de la vieille tradition ; et l'affirmation, autrefois banale, que les religions sont comme des chemises : si celle que vous avez ne vous sied plus, eh bien ! vous pouvez en changer, voire, *ajouterais-je*, choisir de rester torse nu.

Patatras. À peine le *Bali Post* eut-il publié l'article que des menaces de mort déferlèrent sur la rédaction du journal. Deux heures plus tard, c'était un coup de téléphone. Il fallait fermer la page. Faute de quoi ce serait le journal. Allais-je être expulsé ? Ce n'était pas impossible. Fort heureusement, peut-être parce que j'étais alors moins narcissique que maintenant, je ne signalais pas les articles de mon véritable nom. J'avais un éventail de noms de plume, une quinzaine au total, qui signalaient ma réalité autant qu'ils la cachaient. Mes plus mémorables pseudonymes étaient Hans Messer (*messer* = couteau en allemand), pour faire état de la réconciliation franco-allemande chère à ma génération, et, mieux encore, Jong Kow Tow, qui annonçait l'omniprésence à venir des Sud-Coréens dans la vie culturelle indonésienne...Toujours est-il que, sans doute protégé à mon corps défendant, je ne fus pas expulsé.

En fait, les ancêtres de La Mecque allaient faire de moi, jusque-là provincial cosmopolite à Bali, un cosmopolite provincial à Jakarta. Il se trouva en effet que le ton badin, en anglais, de mes articles du *Bali Post*, avait trouvé amateurs à Jakarta. On m'ouvrit tout de go les pages des grandes revues nationales. Mon principal problème fut qu'on me prit au sérieux. Sous prétexte que j'avais autrefois passé une thèse sur la peinture balinaise, on fit de moi un spécialiste. Et je fus obligé de confirmer, d'autant plus aisément que j'avais passé mon enfance dans les milieux artistiques, sous la gouverne d'un peintre de qualité, ma mère, Geneviève Couteau.

Je devins donc critique d'art, avec un certain succès, et la morgue requise. Parler d'art signifiait parler de choses sérieuses avec d'autant plus de suffisance que, une fois une phrase entamée, on ne sait souvent pas comment la terminer. Or je fais partie de ceux qui peuvent finir leurs phrases. J'en profitai pour me plonger dans les subtilités, et parfois les méandres, non plus intellectuelles, mais intuitives, de la langue indonésienne. L'indonésien devint mon langage. L'Indonésie, un lieu et une référence indestructibles de mon identité. En une quinzaine d'années, je produisis une vingtaine de livres d'art, dont certains font maintenant partie des anthologies locales.

Ça et là, toutefois, mon vieux moi de Bali ressortait. La liberté, l'envie d'écrire librement, éventuellement sur n'importe quoi, le plus souvent dans des publications de langue anglaise qui, pour des raisons inconnues, continuaient de faire confiance à mon *Gallic English*. Et puis, Gramedia publia deux livres de mes histoires balinaises. On m'invita, on rit des choses sérieuses dont je révélais, ici le sens, et là l'absurdité. Je gardais ainsi une présence, tant dans les demeures du beau Jakarta, que dans certaines petites maisons du fin fond des banlieues sales de Java, havres habituels des poètes et hommes de plume, mes amis.

Udar Rasa ou n'importe quoi

Cela dura jusqu'au jour où *Kompas* décida, il y a déjà cinq ans, d'ouvrir ses pages, ou plutôt le cœur de sa page culturelle dominicale, à n'importe quoi : une chronique libre, sans les contraintes des nouvelles quotidiennes et donc de l'esprit du temps, Udar Rasa. Pour la confier à qui ? Des penseurs libres, sinon libres-penseurs. Deux noms furent rapidement identifiés. Un rédacteur culturel réputé, en semi-retraite,

Bre Redana, et Garin Nugroho, metteur en scène de l'extraordinaire *Opera Java*, un *Ramayana* avec une Sita séduite, joué en opéra javanais moderne.

Mais les rédacteurs voulaient autre chose. Ils pensèrent à un *Bule*, un Blanc, porteur de la globalisation s'il en est. Or les Blancs ont une image ambiguë en Indonésie. Même s'ils ne sont plus tous de grands blonds issus des marais poldérisés, on les trouve néanmoins, toujours avec réponse à tout, partout : représentants du FMI, managers d'hôtel, *big boys* des plates-formes pétrolières avec petites femmes asiatiques à la traîne, et surtout, via écrans interposés, maîtres de l'image et donc de la beauté. Il faut comprendre : de ceux-là, *Kompas* ne voulait pas. Il ne voulait pas non plus des éternels *Bule* grincheux, animés certes de bonnes intentions, diplômés en poche ou en devenir, mais avec trop de « il faut » et de « pas encore », obsédés par la mémoire, les droits de l'Homme et le sort des minorités, autant de raisons de faire résonner dans l'inconscient, au corps défendant des intéressés, les vieilles rengaines de « La Voix de son Maître », chien blanc inclus.

Non, il leur fallait un *Bule* d'un autre type, dont on a oublié la couleur, et qui lui-même ne sait plus trop d'où il vient et où il va, sans compter qu'il aime l'Histoire, le vieux javanais et peut se nourrir de *bakso* et de *tempe goreng*.

Ce Blanc, ce fut moi, dont le nom traînait, comme je l'ai expliqué ci-dessus, dans les rédactions, les lieux de débats et les villages perdus.

À moi maintenant de produire des chroniques, sur tout et sur n'importe quoi. Je m'en emparai d'autant plus facilement qu'en Indonésie, le n'importe quoi est partout, sauf dans la parole, qui n'est que rarement libre. Ce n'est certes plus de nos jours le gouvernement qui génère la censure – il ne le fait plus – ce sont les cris des petites frappes du FPI (Front des Défenseurs de l'Islam) ou des Laskar Bali, ou, pire, les sourires unanimes et désolés des amis et voisins. Imparable bienséance indonésienne, qui remonte fort loin, mais maintenant engoncée dans les signes de la modernité.

L'Indonésie actuelle fabrique en effet de la norme plus que la dissidence : on prétend apprendre à ses citoyens tout à la fois les contraintes de l'audit, les exigences de la foi et les conditions de la démocratie. Cela pose bien évidemment des problèmes insolubles, côté perception des taxes, propreté de la chevelure des dames et sens réel du mot « démocratie », bringuebalé droite gauche selon la fantaisie de l'impétrant. Mais si, *in fine*, la réalité s'impose au réel, il en va autrement de la norme, vite transmuée en règle, obligation, voire contrainte, issue d'un impensé de l'ordre des choses magiques et religieuses qui, suprême infiltrateur, n'en est que plus omniprésent. À l'exception de quelques originaux de Jakarta et de certaines âmes perdues de la Toile, on ne questionne en effet ici ni Dieu, ni le capital, ni la patrie, ni même l'habitude de dire « oui » à papa/maman au sujet de la moralité sexuelle du moment. On accepte tout, sans ronchonner, voire avec le sourire, car on n'est pas en France. Ceci dit, on n'en pense et n'en fait pas moins. Il n'y a pas de questionnement au sens socratique du terme, mais il y a de nombreuses questions à poser. Or peu le font.

C'est là où le *Bule* intervient. Grâce aux préjugés qui le marquent. Même si de nos jours, on ne parle plus de *Bule mabuk* (Hollandais saouls), on attend toujours, dans les *kampongs* et certaines belles demeures, qu'il boive de la bière et drague les femmes déjà perdues. On espère de lui de la transgression. Étant un *Bule* de base, je peux ainsi, si je veux, dans le bus de Manggarai pour Lebak Bulus, parler plus fort que le quidam assis à mon côté, et prendre aussi plus de place. Hélas, je parle doucement et n'écarte jamais les jambes. Par ailleurs, je ne bois de la bière que rarement et ne drague jamais les femmes déjà perdues. Je réserve mon droit « historique » à la transgression, ce pour quoi le journal *Kompas* fait appel à mes services : mes chroniques, dont je fais de chacune une ode à la liberté. J'y parle en effet de choses dont on ne parle pas, soit qu'on ne les voit pas, soit qu'on ne saurait en parler. Concernant les premières, j'essaie d'en révéler le ridicule. Quant aux secondes, elles réveillent Molière en moi : « Couvrez ce sein, que je ne saurais voir. » J'ai d'autant plus envie d'en faire état qu'elles sont plus inconvenantes.

Au total, la plupart de mes chroniques, jamais politiques au sens immédiat du terme, oscillent entre ironie et sarcasme, scandés l'une et l'autre par un « je » assez conscient pour être de temps à autre objectif.

De quoi parlé-je ? Pour se moquer de l'autre, et mieux l'aimer, il faut se moquer de soi. Je me moque donc de moi-même, et surtout des Blancs. C'est une initiation. En effet, d'habitude, même lorsqu'ils le critiquent et peut-être le détestent, les Indonésiens respectent le *Bule*, le Tuan des jours heureux.

Exposer ses carences, dénoncer son racisme sexuel, sa suffisance, son ignorance, ils adorent donc. Hélas, ils hésitent à le faire eux-mêmes. Je prends donc le relais. Disons que c'est ma manière à moi de parler du racisme. Y compris en l'occurrence celui, le plus souvent bon enfant, occasionnellement dirigé contre celui que l'on regarde encore trop souvent comme le maître. Les préjugés sont en effet souvent des post-jugés, à part que la réalité est non seulement vraie, mais aussi folle. Et qu'il faut, surtout si on la connaît, se libérer de l'Histoire, dont la chape, même si vous pensez vous en être libéré, revient inopinément se rappeler à vous.

Donc humour de sauvegarde, chemin pour moi idéal, parce qu'à moitié pensé, à moitié spontané, vers l'objectivité.

Ayant dénoncé le mythe du Blanc, je cherche l'empathie. Comment surmonter la distance, sociale, culturelle, intellectuelle ? Un combat impossible. Je ne peux l'engager qu'en niant la réalité, qui aime ressurgir, à tout moment, intacte et sans fard. Parler à la façon « Udar Rasa », n'importe comment, de la *pembantu*, de l'ouvrier journalier, du mystique de la foi du Prophète, du poète, chercher de l'universel derrière chacun de ces « autres », présenter leurs différences comme autant de codes à percer !

Telle est la gageure que je soutiens en parlant d'eux. Car à tout moment ces codes peuvent m'échapper. Ressurgit alors la distance que je pensais surmontée. Mais ai-je le choix ? Vous le savez bien, vous, Warih, Siti et Ketut et tous les autres, qui me voyez journellement à l'ouvrage, occupé à chercher du semblable sous tant d'altérité sans cesse réaffirmée.

Malgré tout, cela « marche », car je m'imprègne de vous, deviens « autre » ; je souris, oublie le travail qui attend et le temps qui court, me dote d'une autre langue, de références prises au *wayang*, et donc d'une autre identité. Au bout du bout, si l'Indonésie est codée, la France devient étroite. L'une était mienne, l'autre le devient.

Tant et si bien que je « fonctionne » maintenant mieux avec *Kompas* et Udar Rasa, qu'avec *La Résistance de l'Ouest*.

Mon optique préférentielle est donc, vous le devinez, celle de l'Indonésie, et des Indonésiens. Hors de question de réduire ma vision du pays, dans mes chroniques, à des problèmes vus de l'Occident, qu'il s'agisse de la peine de mort, de la montée irrépressible de l'islam ou de la pédophilie.

Je sais et dis que la peine de mort repose sur l'histoire coloniale de la drogue, que l'Islam indonésien produit de la tolérance, et que tous les pédophiles ne sont pas des Blancs. Pourquoi ai-je cette attitude ? Parce que je ne suis pas juge mais partie.

J'essaie de saisir et d'exposer, d'une chronique à l'autre, l'effort de l'Indonésie à se construire son propre universel, avec ses propres ressources culturelles. Les ressources culturelles de la France, et celles de l'Europe ne sont pas, tant s'en faut, mes seuls critères. J'ai quelques réserves vis-à-vis de la rationalité pure et dure des Lumières comme étant la clé de tout universalisme, nécessairement laïc.

Ici, en Indonésie, hors milieux islamistes, on tente de construire de l'universel non sur des principes, mais sur un champ de symboles aux frontières floues, qui à force de s'élargir, en viennent à se confondre et à tout embrasser.

Les Indonésiens appellent cet effort le Pancasila, que les Français, lorsqu'ils le questionnent, ne lisent que comme une idéologie politique, alors qu'il est un effort collectif pour abolir les différences, politiques, sociales et religieuses, en refusant de les penser comme telles.

Toutes les religions sont les mêmes, dit-on ainsi souvent ici. Avec une telle véhémence qu'on ne sait plus ce qu'elles sont et qu'on les accepte toutes. Cette attitude dénote bien sûr un refus de la réalité, mais c'est aussi un aspect d'un réel qu'elle contribue à créer.

Allez expliquer cela à un tenant gaulois de la laïcité – d’ailleurs tout aussi idéale – et avec moins d’impact sur le quotidien. Impossible ! Pour lui, l’universel est ou n’est pas. Il ne saurait comprendre, en matière de comportement, les avantages de la pensée « confuse », s’il n’a vu les sourires de Java et Bali. L’humeur de mes chroniques me vaut ci et là des colères, et quelques coupes maladroites de mon cher rédacteur. Personne ne bouge lorsque je décris Trump, devenu Grumph, roi d’Amrikapura, comme étant un *raksasa* du théâtre d’ombres, et destiné à finir soit comme Petruk, le roi-clown destitué, soit comme le vilain Rawana du *Ramayana*. Je me suis d’ailleurs laissé dire à cette occasion que plus d’un diplomate, à l’ambassade des États-Unis de Jakarta, espère qu’il finira comme Petruk.

Dans une autre chronique, j’ai pu impunément écrire, jouant le jeu de l’écrivain saoul, que si la loi interdisant la bière a pu être votée sans problèmes, c’est que tous les députés étaient ivres morts.

Par contre, pour peu que le Front des Défenseurs de l’islam fasse des siennes à Jakarta, ou à la rédaction, mon rédacteur me coupe, ici un mot et là une phrase, tournant le sarcasme en banalité – le « moralisme des gens du burnous » devenant par exemple « le moralisme » tout court.

Les plus dures menaces, toutefois, ne me sont pas venues des islamistes indonésiens tendance dure, finalement mieux intégrés que leurs « frères » de France, mais d’évangélistes égarés, furieux que j’aie pu dire qu’Abou Bakr al-Baghdadi avait eu pour gourou Jean de Leyde, un anabaptiste fameux pour avoir, entre 1533 et 1536, coupé les têtes et violé les femmes au nom de la révélation, à la manière de Daech aujourd’hui. Le message est mal passé dans certaines chaumières.

Ceci dit, les principaux tabous auxquels je dois faire face sont les tabous sexuels. Impossible de parler de la manière dont l’*abaya* galbe les cuisses des belles du Qatar. Et à propos du brave François Hollande défendant les valeurs de *Charlie Hebdo*, je n’ai pu faire passer que ledit magazine l’avait représenté la quéquette à l’air. Intolérable au pays de l’étui pénien.

Mais si dans un pays à majorité musulmane on ne coupe que la quéquette, qui de toute manière est rarement intacte, on ne saurait dire que la marche vers le mieux du pays est vraiment entravée.

La marche est lente, et ça n’est que mieux. On ne joue pas avec les équilibres ethniques, religieux et idéologiques d’un pays de 17 000 îles et 260 millions d’habitants. Disons que ma chronique d’Udar Rasa, parfois cinglante sous sa forme badine, contribue à en exposer les contradictions, vers un mieux sûr et lent.

Chroniqueur et critique d’art Jean Couteau.